

GEORGE et LOUISE.**IX***(Suite.)*

Et puis, après une bonne trotte, montant et descendant à travers les bruyères et les myrtilles desséchées, quel plaisir de découvrir tout à coup au fond de la vallée sombre, ou serpente la rivière, une vieille scierie couverte de bardeaux moussus : son petit pont, sa roue pesante, son étang, ses tas de planches en évanril, son ségare en train de dégrossir les troncs à coup de hache, et qui vous regardait venir de loin, le nez en l'air, pendant que le bruit de la cie, le bourdonnement de l'eau sous l'écluse remplissent la solitude, et que les éperviers à la chasse tourbillonnent en rond dans le ciel, au-dessus des sapinières.

Voilà ce que j'aimais le plus et qui me faisait oublier mes fatigues.

Quand à George, son affaire était l'estimation des bois : il avait un coup d'œil d'estimation extraordinaire.

—Combien ce sapin peut-il donner de planches et de stères de bois de chauffage ?

—Tant !

—Et ce vieux hêtre ?

—Tant !

Il ne se trompait jamais, ayant reçu dès sa première jeunesse les leçons de son père, et puis étant aidé par le calcul et les tables de logarithmes. On voyait que ce serait un fameux marchand de bois, un véritable homme de commerce ; je m'en réjouissais pour lui, songeant pourtant à toute autre chose.

Nous étions partis à cinq heures du matin, à neuf heures nous arrivions au pied de la grande côte de Langin, tout près des sources de la Sarre-Rouge, dans une gorge étroite remplie de larges places noires, annonçant qu'on venait de faire du charbon dans cet endroit. Du reste, pas une âme aux environs, les dernières bannes étaient descendues vers les forges de la vallée ; il ne restait que la hutte des charbonniers au bord du ruisseau plein de cresson sauvage.

Georges passa la main dans les fentes de la porte et ouvrit le loquet à l'intérieur ; puis jetant son sac à terre, il entassa sur l'âtre le restant des bûches noircies, avec des branches de

de sapin ; ensuite battant le briquet, il secoua l'amadou dans une poignée de bruyères desséchées, qui prirent feu presque aussitôt : et la flamme monta sur l'âtre, la fumée se déroula sur la solitude des bois.

C'est ainsi qu'ont fait les premiers hommes ; mais alors cette fumée montant sur les forêts vierges annonçait que l'âme humaine venait de s'éveiller et que les brutes sauvages avaient un maître. — J'ai lu cela quelque part, je ne me souviens plus où.

Cela fait, George tira de son sac deux bonnes saucisses bien fumées, qu'il enterra dans la cendre chaude sous le brasier ; moi je sortis ma gourde, et nous nous assimes bien contents. La bonne odeur des saucisses se répandait dans la hutte ; de

hors chantaient les grives et les petites mésanges bleues, qui se tiennent volontiers autour des habitations forestières. Et les saucisses étaient cuites à point, nous nous mîmes à manger de bon appétit, chacun ayant son couteau pour fourchette. Une petite brise s'était levée, agitant les feuilles ; cette fraîcheur nous faisait du bien, rien ne nous manquait.

Je ne me souhaiterais pas une autre existence que celle-là ; ce serait la plus belle, la plus agréable, si l'accomplissement de nos devoirs ne nous rappelait pas au village.

Enfin nous nous reposâmes ainsi jusque vers onze heures ; puis il fallut reprendre le bâton, et nous redescendîmes tout joyeux vers la première scierie, où Georges fit le relevé des planches, des madriers, des bois en stères et en grume de leur entreprise.

Quelques chargements arrivaient encore de la coupe voisine : des troncs entiers, couverts de leur écorce et

suspendus par des chaînes sous les chariots, les petit bœufs roux devant, l'œil hagard, les pieds cramponnés dans le gravier, tirant de toutes leurs forces. On entendait gémir les essieux et grincer les roues dans le chemin creux, plein de roches, où l'eau de mille petites sources vives courait comme du vif argent à l'ombre des sapins. Cette eau rafraîchissait les pieds des pauvres animaux ; et tout autour de la gorge, les montagnes bleues se dressaient dans le ciel.

On ne pouvait rien voir de plus beau. Le cli-cac des fouets au fond de la vallée, les cris prolongés des schlitteurs et des bûcherons se hélant d'une montagne à l'autre, les grands coups de hache à la cime des airs, et de temps en temps la



Hein ! il était temps que j'arrive ! (Page 230, col. 2.)